

## **Malaise dans la civilisation et dans la psychanalyse : la question de la nature. Lise Demailly**

(A paraître dans la revue *Le Coq Héron* 2eme semestre 2020, numéro coordonné par Elena Adam et Mireille Fognini)

«La question décisive pour le destin de l'espèce humaine me semble être de savoir si et dans quelle mesure son développement culturel réussira à se rendre maître de la perturbation apportée à la vie en commun par l'humaine pulsion d'agression et d'auto-anéantissement. » S. Freud, 1995, *Malaise dans la culture* p. 89.

« Plus encore que la guerre nucléaire, la crise écologique est, je crois, la plus grande menace à laquelle l'humanité ait eu collectivement à faire face... Mon hypothèse est pour affronter cette crise, l'homme est entravé par une lourde et envahissante apathie reposant dans une large mesure sur des sentiments et des attitudes donc il n'est pas conscient. L'absence de travaux analytiques sur cette question me laisse penser que nous autres analystes sommes nous aussi soumis à l'apathie commune.» Harold Searles *L'environnement non humain* Gallimard (1960) 1986, p 17

Un des points de départ de ce texte est le constat d'une énigme<sup>1</sup>. De nombreux écrits psychanalytiques s'attachent à décrire «le malaise dans la civilisation contemporaine» (par exemple, entre autres, Rassial 1999, Melman 2005, Lesourd 2007, Lebrun 2007, Ascher 2017<sup>2</sup>), développent diverses thématiques autour des transformations du lien social et des nouvelles pathologies de la postmodernité. Les psychanalystes les plus engagés politiquement interviennent également sur une série de thèmes psycho-sociaux : les guerres, le nazisme, l'exclusion, le capitalisme, la marchandise, les mœurs, la gestation pour autrui, les religions, le djihadisme. Il n'est pas question ici de discuter du bien-fondé de ce parti pris selon lequel un psychanalyste peut, en tant qu'analyste, intervenir sur des sujets sociétaux ou politiques<sup>3</sup>, mais de remarquer une bizarrerie : l'exclusion d'un thème anthropologique et politique particulier.

---

<sup>1</sup> Merci à Daniel Weiss, Vincent Calais, Pascale Pennel, Françoise Delbary qui m'ont permis de préciser plusieurs dimensions de mes propositions.

<sup>2</sup> Rassial, J-J. *Le sujet en état limite*, Denoël, 1999.; Melman, Ch.. *L'homme sans gravité. Jouir à tout prix* Denoel et poche, 2005; Lebrun, J.P.. *La perversion ordinaire. Vivre ensemble sans autrui*, Denoël, 2007; Lesourd, S., «La mélancolisation du sujet post moderne ou la disparition de l'Autre», *Cliniques Méditerranéennes*/1 n° 75,2007.; Ascher, J. *L'Eden infernal. Postmodernité, posthumanité et postdémocratie*, Eres, 2017.

<sup>3</sup> Je ne commenterai pas ici ce choix théorique et pratique, qui fait débat. cf Demailly, L. "Comment dire l'actuel « malaise dans la civilisation?" *Le Coq-héron*, n°208, 77-85, 2012.

Dans les catastrophes à venir au XXI siècle, se profile non seulement la continuation du siècle précédent, mais une autre destruction massive, celle de la nature et de l'environnement, ouvrant la voie pour les générations futures à des déplacements sauvages de population et à des guerres pour la survie dans un contexte de ressources naturelles qui s'appauvrissent. Or cette catastrophe probable est très peu évoquée par les textes de ceux des psychanalystes qui s'autorisent en tant qu'analystes à l'intervention politique et qui évoquent des futurs potentiellement catastrophiques. Cet oubli est étrange, car l'actualité politique est tout de même riche en informations sur le sujet : on ne peut pas dire qu'on ne savait pas. Au point que l'on pourrait parler de censure.

Je voudrais faire remarquer une deuxième face de cette énigme. Les thèmes de la destruction de la nature ou celui des bienfaits de la nature sur l'humeur ou encore des éléments naturels qui prennent place dans des rêves et les fantasmes (mer, arbre, animal, montagne, morceaux d'animaux) sont abordés en séance par de nombreux analysants. Or l'écho dans les textes analytiques, mis à part ce qui concerne l'animal <sup>4</sup>, en est faible.

Pourquoi donc le rapport à la nature n'est-il pas thématiquement par la théorie psychanalytique, au point que l'on pourrait parler d'une « apathie » (cf. Searles, en exergue), d'une censure, d'un "trou" dans la pensée ?

Je proposerai trois axes de réflexion :

- 1) Quelles pourraient être les causes de cette censure <sup>5</sup>?
- 2) Est-il possible d'intégrer certaines questions impliquant la nature à la théorie psychanalytique, ce qui impliquerait de repérer et dépasser un certain nombre de butées ?
- 3) Sans essayer de construire une métapsychologie générale des rapports de la nature et de la psyché, ce qui excède mes savoirs et la taille d'un article, j'essaierai de théoriser ce qu'il en est de «l'aller mieux» grâce à la nature.

---

<sup>4</sup> Quelques exceptions : outre Searles 1960 o.c.,

Tricot, M., «Malaise dans la civilisation : l'œuvre au noir de la pulsion de mort». *Che vuoi*, 29, (1), 31-40, 2008

Cesarman, F. , Prise de conscience écologique. *Le Coq-héron*, 213,(2), 17-23. 2013

*Coq Héron* n° 215 , "L'homme et les autres animaux", notamment Quélier, C. & Leroux, I. "La quatrième blessure narcissique à l'épreuve de la psychanalyse". *Le Coq-héron*, 215,(4), 16-24. ,2013.

Enfin un recueil de nouvelles sur les « chats de cabinet » : Avrane, P. et al. *Le chat du psychanalyste*, éd. Campagne Première, 2014.

Mais ces exceptions n'enlèvent rien au constat global d'une absence massive du thème.

Sur l'animal, on peut relever un numéro spécial de *La revue française de psychanalyse* et un numéro spécial d'*Enfance et Psy*. (*Enfances & Psy*, 2007. vol. 35, n 2, mais l'animal y est traité essentiellement comme un substitut d'image parentale.

<sup>5</sup> "La conscience qu'a le Moi de sa nature biologique et du fait qu'il est une partie d'un écosystème a été *refoulée*" Cesarman, o.c.

## ***Hypothèses sur l'origine de la censure***

Je fais plusieurs hypothèses sur le désintérêt des textes psychanalytiques par rapport aux questions que posent les rapports humanité/nature ou psychè/nature.

### **Le naturalisme occidental comme source de déni**

Pour comprendre pourquoi la nature fait «trou» dans le discours analytique, la première hypothèse serait le fait que la psychanalyse s'est pliée, sans le déconstruire, au «naturalisme» occidental, c'est à dire à une division «nature»/«culture», qui fait émerger un concept de nature comme opposé à la culture.

Je ferai un détour par les travaux de Descola<sup>6</sup>. Cet anthropologue propose une typologie des rapports au monde, qu'il différencie selon deux critères, la conception de la physicalité et celle de l'intériorité, qui, combinées, aboutissent à un tableau à quatre cases, une typologie de quatre visions du monde.

Pour lui le monde occidental se caractérise par le «naturalisme», autrement dit la coupure radicale de la nature et de la culture. Les êtres du monde humain et les non humains partagent une physicalité commune. Mais seul l'être humain est doué d'intériorité, de culture, de psychè. A l'opposé, pour l'animisme, les êtres vivants et les minéraux ont une intériorité (on parle aux végétaux comme à des enfants, les animaux sont des cousins), mais ils ont des physicalités différentes (des pouvoirs différents de se déplacer par exemple). Le totémisme et l'analogisme combinent encore différemment intériorités et physicalité.

Quels rapports à la «nature» sont-ils impliqués dans ces visions du monde ? Pour l'animisme, l'idée de nature n'existe pas ; les pratiques en rapport à l'environnement non humain sont le respect de celui-ci, le souci écologique spontané et la prédation (tuer l'animal ou le végétal quand c'est nécessaire pour s'approprier ses qualités). Pour le totémisme, ce sont des systèmes d'alliances qui relient un clan et une partie de l'environnement non humain. Pour l'analogisme, il y a une «*connivence*» généralisée avec la nature.

Le naturalisme a vu son émergence (17e siècle), avec l'idée d'une nature mécanique constituant un domaine ontologique séparé, favorisée par le terreau des religions monothéistes qui font de l'homme une créature d'exception dans l'univers. Il a permis un progrès formidable de la science et de la technique. Il s'agit de conquérir les territoires de la nature (par exemple l'Antarctique, les fonds sous-marins, les sommets les plus hauts) de l'exploiter (les ressources), de la maîtriser (par la technologie), de la dominer (pour être en sécurité), de la transformer (le travail), d'en faire un objet (la science) ou une marchandise (les brevets du vivant). L'homme est sujet, la nature est un objet.

---

<sup>6</sup> Descola, Ph. *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des sciences humaines, 2005.

Notons ici que les sciences sociales et humaines du 19<sup>e</sup> siècle s'inscrivent tout à fait dans le «*naturalisme*» en faisant de l'homme un objet scientifique<sup>7</sup>. Les neurosciences poursuivent le mouvement, en construisant la biologie du cerveau, et en étendant à la cognition, puis aux affects, le principe de physicalité commune universelle.

Quant à Lacan, il appartient bien aussi à cette vision du monde. Son «*parlêtre*» est un être d'exception. Le langage fait perdre définitivement à l'homme un possible état de nature animale. Pour Freud, bien qu'il veuille faire de la psychanalyse une science, la rupture Nature/Culture est un peu moins nette, nous y reviendrons, car la pulsion est de source naturelle et elle irrigue la culture. Le concept de pulsion et celui de besoin convoquent, de manière différente, le corps «*naturel*» et sont partie prenante de la civilisation. Il ne devrait donc pas y avoir de coupure. Mais la métapsychologie freudienne ne s'intéresse pas au corps physiologique.

Voici peut-être une première piste pour expliquer que la psychanalyse néglige la place de la nature dans la civilisation, dans la psyché ou dans l'inconscient. L'être humain comme psyché et inconscient est intégralement du côté de la culture dans la grande partition qu'instaure le naturalisme occidental.

### **Dans l'histoire de la psychanalyse, le refus d'un lien entre le rapport à la nature et la religiosité**

La censure de la nature dans les textes psychanalytique pourrait être à chercher aussi du côté de l'histoire de la discipline et de la manière dont elle s'est construite contre Jung, et contre tout ce qui laisserait penser à une dérive vers le mysticisme, comme en témoigne la correspondance de Freud et de Romain Rolland <sup>8</sup> autour du «sentiment océanique».

La discussion de Romain Rolland avec Freud a porté sur le «sentiment océanique», sentiment d'appartenance au grand Tout, qui pourrait se déclencher lors de la contemplation de la nature et sur l'origine de la croyance et de l'illusion. Freud lui envoie *L'avenir d'une illusion* et R Rolland répond :

*«Mais j'aurais aimé à vous voir faire l'analyse du sentiment religieux spontané ou, plus exactement, de la sensation religieuse qui est (...) le fait simple et direct de la sensation de l'éternel (qui peut très bien n'être pas éternel, mais simplement sans bornes perceptibles, et comme océanique).»*

Freud, toujours préoccupé par la genèse du sentiment religieux, répond au défi théorique qui lui est ainsi lancé par Romain Rolland. Cette réflexion l'occupera pendant deux ans et demi et sa réponse parviendra à son interlocuteur sous la forme d'un ouvrage, *Malaise dans la Culture*, qui lui est dédié en ces termes :

---

<sup>7</sup> « Ce n'est pas avant le dernier tiers du 19<sup>e</sup> siècle que le dualisme de la culture et de la nature se met en place en Europe comme un appareillage épistémologique permettant de discriminer tout à la fois entre des ordres distincts de phénomènes et des moyens distincts de les connaître." Descola, Ph., *L'écologie des autres: l'anthropologie et la question de la nature*, Editions Quae, 2015.

<sup>8</sup> Cf Vermorel, H et M (Eds.) *Sigmund Freud et Romain Rolland. Correspondance 1923-1936*, PUF, 1993.

«A mon grand ami océanique, un animal terrestre, Professeur Freud».

On trouve dans cette correspondance deux questions qui sont entremêlées : 1) Quelles sont les causes de l'illusion théologique ? 2) Qu'est-ce que, en termes métapsychologiques, le sentiment océanique en tant que sentiment mystique d'appartenance au grand tout ?

Je n'aborderai pour le moment que la première.

*«Si donc nous sommes tout à fait disposés à admettre l'existence chez un grand nombre d'êtres humains d'un sentiment «océanique»,/.../a-t-on le droit de considérer ce sentiment océanique comme la source de tout besoin religieux ?*

*Je n'en suis, pour ma part, nullement convaincu. Un sentiment ne peut devenir une source d'énergie que s'il est lui-même l'expression d'un puissant besoin. /.../Quant aux besoins religieux, leur rattachement à l'état infantile de dépendance absolue, ainsi qu'à la nostalgie du père que suscite cet état, me semble irréfutable, d'autant plus que ledit sentiment n'est pas simplement dû à une survivance de ces besoins infantiles, mais qu'il est entretenu de façon durable par l'angoisse ressentie par l'homme devant la prépondérance puissante du sort. Je ne saurais trouver un autre besoin d'origine infantile aussi fort que celui de protection par le père.» (premier chapitre de Malaise dans la civilisation)*

Selon Freud<sup>9</sup>, le besoin le plus fort de l'enfance est celui de la protection paternelle. Ce sont avant tout ces sentiments de «désaide» infantile et de l'amour théologique pour le père – remplacés plus tard par l'angoisse devant la puissance du destin – qui sont causes du besoin religieux. Par conséquent, le «sentiment océanique» n'a pas le rôle de premier plan dans la construction de l'illusion religieuse et la «communion avec la nature» n'est pas une préoccupation de la métapsychologie, pour un Freud occupé à construire une «science du psychisme».

### **Une analyse insuffisante du rapport de la théorie psychanalytique au monothéisme.**

L'hypothèse suivante est que l'absence d'intérêt politique des psychanalystes pour la destruction de la nature pourrait aussi être liée à la connivence insuffisamment analysée entre la psychanalyse et les monothéismes.

Pourtant Freud écrit ce texte lumineux:

*Au cours de son évolution culturelle, l'homme s'érigea en maître de ces créatures animales, mais non content de cette hégémonie, il se mit à creuser un fossé entre leur essence et la sienne. Il leur dénia la raison et s'attribua une âme immortelle,*

---

<sup>9</sup> Cf également Freud, S., 1920. «Au-delà du principe de plaisir» in *Essais de psychanalyse* Petite bibliothèque Payot, 1982; Freud S., «Une difficulté de la psychanalyse». (1917). in *Essais de psychanalyse appliquée*. Éditions Gallimard,,1971; Freud, S. *Le Malaise dans la culture*, GF Flammarion, 2010.; Freud, S. . «Un trouble de la mémoire sur l'Acropole (Lettre à Romain Rolland)» in *Résultats, idées, problèmes*, t II, PUF p 260, 1985

*une origine divine élevée, qui permet de rompre le lien de communauté avec le monde animal. Freud (Au-delà du principe de plaisir)*

Mais ce n'est finalement pas le point de vue qui dominera dans les textes analytiques, après l'influence que Lévi-Strauss a pu exercer sur la théorie, mais celui que les oppositions nature/culture et humanité/animalité fondent la spécificité de l'espèce humaine.

Il faut faire un détour par l'histoire de l'humanité. Une série d'historiens et d'anthropologues (Harari 2017, Grésillon 2016<sup>10</sup>) montrent aujourd'hui la coïncidence historique entre :

- l'invention des trois monothéismes ;
- la révolution agricole ;
- un changement profond de rapport à la nature qui se produit conjointement. L'homme, le parlêtre, se met à se situer alors du côté du divin, différent du vivant et fondé à exploiter et dominer cette nature pour son propre usage et pour la jouissance de Dieu.

### **Une analyse insuffisante de l'horreur du féminin**

La dernière hypothèse m'a été suggérée par des textes récents de psychanalystes, structurés par l'opposition entre d'un côté l'ordre symbolique côté masculin et paternel, indexé «culture», de l'autre le risque d'«un reflux menaçant de la culture vers la nature» ou vers «la chose maternelle anémique».

D'autre part la femme est souvent pensée dans le texte de Freud comme plus naturelle que l'homme. Et devant le rester. Ce fantasme est persistant chez nombre d'auteurs psychanalystes d'aujourd'hui. Par exemple dans les discussions contemporaines sur la PMA, il faudrait que la femme ou la mère garde un utérus «naturel» au lieu de se livrer à l'artifice, pour que soit bien maintenue la coupure nature/culture et l'assignation des femmes/mères à la nature (dont le nom est féminin dans la plupart des langues).

Ces deux remarques m'ont amenée à faire l'hypothèse d'une «horreur du féminin», dont feraient les frais la nature et les préoccupations politiques pour elle. J'entendrai par «horreur du féminin» la collusion de deux affects :

- l'horreur du maternel engloutissant

---

<sup>10</sup> Harari, Y.N. *Homo Deus. Une brève histoire de l'avenir*, Albin Michel, 2017.; Grésillon E. Sajaloli B, *Lire les rapports entre humains, nature et divin dans l'exemple du catholicisme*, URL : <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/dossiers-thematiques/fait-religieux-et-construction-de-l-espace/articles-scientifiques/rapports-humains-et-nature-ecosystemes-catholiques>, 2016.

- la peur du féminin sexuel (ce qui est autre chose que le «refus du féminin» freudien), entendue comme crainte d'une sexualité puissante, infatigable (cf. le mythe de Tirésias <sup>11</sup>) animale, sale, menaçante, non castrée<sup>12</sup>.

On pourrait présenter ainsi cet imaginaire, projeté sur la nature extérieure : la nature est un chaos sans lois, surpuissante, inexorable, grouillante de copulations sauvages, incestueuses, perverses, cannibales. Quant au corps naturel, il serait pure animalité violente et obscène.

Les processus sublimatoires à l'intérieur même de la théorie analytique auraient donc des difficultés à se brancher sur l'idée de «préserver la nature» qui susciterait fantasmatiquement plus de dégoût et de crainte que d'intérêt. Cette hypothèse permettrait de comprendre la réticence de ceux des psychanalystes qui s'engagent publiquement en tant que psychanalystes sur le plan politique<sup>13</sup> de le faire du côté de l'écologie.

### **Conclusion : conséquences politiques d'une censure**

La censure des questions autour de la nature semble ainsi avoir plusieurs sources, qui se renforcent l'une l'autre et ne sont pas sans lien logique les unes avec les autres : la délimitation nature/culture propre au naturalisme occidental, le désintérêt de Freud pour la nature, consécutif à son refus d'articuler communion avec la nature et religiosité, vu la place qu'il accorde à la nostalgie du père dans la genèse des religions ; le lien de la psychanalyse aux monothéismes qui fait de l'homme un être d'exception ; l'insuffisante déconstruction d'un affect qui coagule peur de la mère et crainte de la sexualité féminine, imprégnant les représentations de la nature.

Il y a deux conséquences politiques à la censure des réflexions sur la destruction de la nature, sur notre lien intime au vivant (ou plus largement au non humain) et sur le rapport du psychisme au «naturel».

1) On peut remarquer que la théorie psychanalytique, dans la dernière période, même si on peut considérer que c'est une illusion que de lui imaginer une extériorité critique par rapport à la civilisation, n'a de fait joué aucun rôle dans l'éventuel développement d'un Kultur Arbeit, du côté de la reconnaissance des activités de destruction de la nature comme manifestation de la destructivité, et de l'activité de préservation de la nature ou du goût pour la nature et la biodiversité au titre d'une sublimation possible.

2) La théorie psychanalytique, en restant à une cosmologie réifiée culture/nature, parleuse/animal, langage/corps-organisme, et en s'intéressant exclusivement aux premiers termes des dichotomies, n'a offert aucun rempart au développement idéologique du scientisme, du positivisme et du

---

<sup>11</sup> Sur le mythe de Tirésias, cf. Proia, S. ; Chouvier, B.. « De Tirésias au refus du féminin ». *Dialogue*, 180,(2), 111-123, 2008

<sup>12</sup> Cet affect mélangerait la femme et la mère, notions bien séparées par Lacan. CF Zafiroopoulos Markos , *La question féminine de Freud à Lacan. La femme contre la mère*, PUF, 2010

<sup>13</sup> ce qui, je répète l'avertissement situé plus haut, est en soit un objet de débat.

behaviorisme, qui investissent, en partie<sup>14</sup>, les approches cognitivo-comportementalistes et les neurosciences. Quand c'est le cas, le «culturel» et le relationnel sont réduits à une illusion d'optique<sup>15</sup>, à la rigueur à une boîte noire résumée par le terme d'«environnement», au profit d'une nature essentiellement décrite en termes déficitaires, et donc à réformer par un apprentissage protocolisé. La haine de la psychanalyse accompagne logiquement cette idéologie, avec l'espoir d'éradiquer complètement les idées d'inconscient et de sujet, et de naturaliser le désir.

Or travailler sur la «culture» ne dispense pas de travailler sur la «nature», la sensorialité, l'enracinement corporel, pulsionnel et émotionnel de la symbolisation<sup>16</sup> ni de dialoguer avec les sciences (neurosciences notamment, mais aussi éthologie). Si les psychanalystes avaient pu, au lieu de l'abandonner au scientisme, s'occuper aussi de penser la nature (extérieure ou interne) comme une force créatrice propre, on peut penser que cela aurait pu d'une part infléchir les épistémologies scientifiques<sup>17</sup>, d'autre part que la psychanalyse serait aujourd'hui moins isolée dans le champ social.

### ***Comment réintégrer la nature dans la théorie psychanalytique***

La question sur laquelle je souhaite proposer des pistes de réflexion est : comment réintégrer la nature dans la pensée psychanalytique. Cela implique de de passer un certain nombre de butées

#### **Une première butée : la nature ne fait pas partie de la «réalité»**

D'abord il faudrait qu'elle fasse partie de la réalité. Or dans les textes de Freud, la réalité est composée de :

- les êtres humains essentiellement de la même famille, père, mère, sœurs et frères
- la nourriture, le lait
- les amants et maitresses,

---

<sup>14</sup> Sur les rapports entre psychanalyse et neurosciences, qui sont aujourd'hui bien loin du behaviorisme, cf. Georgieff, N.. «Psychanalyse, neurosciences et subjectivité » *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 58 p 343-350, 2010; Poenaru, L. «Le socle biologique de la psychanalyse» *Annales Médico-psychologiques, revue psychiatrique*, Volume 174, Issue 9, Novembre, P740-747,2016.

<sup>15</sup> Le cas de l'autisme est exemplaire de ce processus de pensée.

<sup>16</sup> Même si l'interaction avec des humains est nécessaire pour parachever son émergence

<sup>17</sup> Plus précisément, sur le plan épistémologique, la psychanalyse se retrouve *mutatis mutandis* dans le même type d'embarras que Descola décrit pour l'anthropologie sociale : devoir travailler sur le lien avec la nature, tout en étant parti du postulat de la coupure radicale nature/culture et d'un choix d'objet, la Culture, qui a fondé initialement la spécificité de la discipline, mais dont l'hypostase n'a de sens que dans l'univers "moderne" eurocentré. D'où les oscillations entre le culturalisme d'un côté et le réductionnisme biologique de l'autre. (Descola 2015 o.c.)

- quelques objets (bobine...)
- des œuvres littéraires et des œuvres d'art, des contes
- quelques rares animaux (cheval, loup, rat),
- les excréments
- Le corps libidinal (le corps somatique est expulsé du champ de la métapsychologie)
- l'argent
- des lois, des guerres, des chefs

Cette bizarrerie du monde<sup>18</sup>, une humanité autarcique, telle qu'elle apparaît dans les textes de psychanalyse est aussi notée par Searles (oc Page 25) à propos des textes psychanalytiques plus récents :

*«Ce que j'appelle le non humain – c'est à dire la totalité de l'environnement de l'homme, à l'exception des autres êtres humains qu'il comporte, est donc implicitement traité comme étranger au développement de la personnalité comme des troubles psychiques, à croire comme la vie humaine se déroule dans un vide»*

C'est très différent en cure : la réalité se met à comprendre, outre toute une foule d'humains, le monde social, qui affecte le sujet, et la « nature » -ce que nous appelons nature en occident<sup>19</sup>- qui est présente en tant que réalité dans la cure. Le sujet est en lien avec elle, par jugements, affects, pratiques, fantasmes, plaisirs.

Le corps biologique avec ses maladies, son vieillissement, les accidents qu'il subit, les médicaments qui le modifient, est également dans les rêves. Le corps naturel, organisme sur lequel bute le sujet qui en est embarrassé, déconcerté, ne saurait être expulsé de la dynamique de l'inconscient.

La première opération intellectuelle serait donc de reconnaître à la nature sa présence consubstantielle de la réalité. La seconde, de considérer que le corps physiologique et l'environnement non humain, dont les frontières avec l'humain perdent leur netteté et sont sujettes à déplacement, affectent le sujet humain.

### **Une deuxième butée : les êtres «naturels comme simple répertoire**

Le désert, la montagne, la mer, le forêt, les animaux surtout ont bien sûr une extraordinaire capacité à être support de symptômes singuliers, notamment phobiques... Le paysage et l'animal fournissent du matériel pour les symptômes et pour les rêves. Mais il ne faudrait justement pas les réduire à du matériel ou un simple répertoire de traits distinctifs propres à fournir du matériel symbolique pour la psyché.

---

<sup>18</sup> Il y a une partie de l'environnement non humain que les psychanalystes ont fait récemment entrer dans la "réalité" : les technologies de la communication, grâce à des auteurs comme S. Tisseron d'une part, aux textes technophobes d'autre part.

<sup>19</sup> Le mot nature est bien sur confus et polysémique. Il peut désigner l'idéal d'un environnement «préservé», ou la nature ordinaire qui est largement culturelle et produit de l'activité humaine tout en présentifiant des êtres vivants non humains, ou encore notre habitat, la planète.

Il n'est plus possible, au vu des travaux des éthologues, de dénier à des éléments de la nature extérieure des formes de sensibilité et de langage : le langage des animaux est de plus en plus attesté, ainsi que des formes de conscience de soi chez les grands singes, les affects des animaux sont reconnus, le langage des arbres a été plus récemment identifié.

Les animaux en particulier entretiennent des relations avec les humains, des relations d'amour par exemple. Les non humains ne sont pas que des porteurs de significations par déplacement, métonymie ou projections concernant des affects liés à des humains. Il y a bien des relations au végétal ou à l'animal en tant que tels. L'animal domestique *fait famille*.

Dépasser la butée voudrait dire prendre en compte le fait que les pulsions ne prennent pas pour objet que des êtres humains, mais aussi des existants non humains, et que, corrélativement, les animaux sont capables de relations et d'affects et qu'ils y ont une part d'initiative et d'activité, et que donc on ne peut réduire leur rôle dans la psyché à un catalogue de traits distinctifs dans lesquels l'inconscient viendrait puiser selon la logique qui lui est propre.

### **Une troisième butée : les formulations du concept lacanien de Réel**

Une fois que la nature (extérieure et interne à l'être humain) est réintégrée dans la réalité, comment la penser ? On peut la penser par rapport aux trois registres proposés par Lacan comme registres essentiels de la réalité psychique humaine : le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel. Laissons de côté le symbolique et l'imaginaire, dont il n'est pas difficile d'entrevoir comment la nature peut être saisie par eux, de nombreux textes littéraires et objets picturaux par exemple déploient de manière très riche l'Imaginaire de la Nature. Ce qui fait problème à ce point de ma réflexion, c'est le concept de Réel.

La définition du Réel chez Lacan est complexe et mouvante. Il existe de fait, de manière courante dans les textes de Lacan, deux grandes définitions du Réel dont les points communs sont la résistance au symbolique et le caractère contraignant. Soit, c'est l'impensable, l'impossible. Soit, le Réel est ce qui est anéantissant, engloutissant, jouissance absolue et mortelle, «abîme primordial», «chose terrifiante informe». L'humain fuit la rencontre avec le Réel, par différentes stratégies psychiques, mais peut aussi s'en approcher, de différentes manières :

-par la cure, de manière passagère

-par la science. En ce qui concerne la science, de fait, ce Réel est souvent pensé comme provisoire. Il résiste, encore, mais il est promis au déchiffrement symbolique. L'hypertrophie du symbolique propre à la société contemporaine<sup>20</sup> correspond ainsi au progrès indéfini de la maîtrise intellectuelle, pratique et technique sur le monde.

- par la poésie et les autres arts, où il est approché en étant voilé.

---

<sup>20</sup> Ce symbolique techniciste, algorithme ou mathématisé est différent d'autres formes du symbolique.

En tant que réel, la nature est alors pensée du côté d'un gouffre incestueux, anémique et chaotique, dont il faut absolument se séparer. Et, corrélativement, elle est abandonnée à la « science » et au "discours de la science".

Comment alors avancer dans le projet de penser la Nature comme hôte et autre ? Comment concevoir le Réel de la Nature extérieure et du corps humain, comme une dimension contraignante sur laquelle viendraient buter les approches symboliques ou imaginaires, en deçà ou en dehors du langage humain donc, résolument mystérieux ou indicible, mais sans que cela ne soit horrifiant ni obligatoirement traumatique ?

À côté du Réel comme impensable et du Réel en tant que *das Ding*, il faudrait proposer une troisième acception de ce registre : le Réel qu'on pourrait nommer *sensible*, qui aurait sa consistance propre. Concernant la nature interne, ce Réel sensible - sur lequel pourrait ou non s'étayer la libido, pourrait ou non être bouleversé par le langage, pourrait ou non concerner donc le sujet (le je symbolique, le moi imaginaire et le sujet de l'inconscient, de l'énonciation et du désir). Le petit d'homme se différencierait progressivement de ce Réel sensible grâce à l'intervention de ses parents.

On voit ici se pointer une autre difficulté du concept lacanien dans ses fluctuations historiques et surtout dans la systématisation ultérieure d'une des périodes de cette pensée, celle de la priorité donnée au symbolique. Cette systématisation finit par faire du Réel une pure pétition de principe sans contenu : rien ne pouvant être « naturel », puisque tout, la pulsion, le corps, l'infans, seraient toujours comme ayant déjà été griffés par le symbolique et l'imaginaire.

A distance de cette conception, on pourrait penser l'être humain comme ayant trois corps : du côté du Réel, un corps physiologique (source de besoins d'une part, source des pulsions d'autre part, selon la conception freudienne du terme<sup>21</sup>), et, autre figure du Réel, un « corps sensible » et vivant, investi par la pulsion, les sensations, les perceptions, les ressentis ineffables ; enfin, du côté du symbolique et de l'imaginaire, un corps parlant, libidinal et symptomatique.

Les états de « communion avec la nature » ou de méditation, pendant lesquels la personne essaie volontairement de mettre en suspens l'imaginaire (et le moi) et le symbolique, se centre sur son propre souffle par exemple, mettraient volontairement en jeu cette dimension du Réel sensible, approchable également par la poésie et autres arts<sup>22</sup>.

La relation à une nature amie, hôte, autre pourrait alors, dans ses trois dimensions symbolique, imaginaire et réelle, ne pas être empêchée de pouvoir être pensée sur le mode du voisinage, de l'« apparentement » (Searles o.c.), et de la « connivence » (Julien<sup>23</sup>).

---

<sup>21</sup> C'est la théorie freudienne. La source de la pulsion est dans le corps physiologique

<sup>22</sup> Je pense à la poésie de François Cheng ou aux haikus japonais. Je pense aussi au travail à partir du corps du danseur et de ce qui a échappé au contrôle spéculaire dans les chorégraphies de danse contemporaine.

<sup>23</sup> Jullien, F., *Vivre de paysage ou L'impensé de la raison*, Gallimard, 2014.

## **Quelques points de théorisation du rapport de la psyché à la nature : l'aller mieux**

Après avoir essayé de dépasser un certain nombre de points de butées, je voudrais maintenant risquer quelques observations sur la place de la nature dans la psyché, mais en me limitant à la question de l'«aller mieux» provoquée par le contact avec la nature. Celle du rapport à l'environnement non humain dans les névroses et les psychoses<sup>24</sup> excède et mes compétences et la taille du présent article.

### **Quelques observations**

Une de mes patientes (plutôt mélancolique) disait qu'il ne peut avoir une amitié qu'avec un animal. Elle prétendait donc que le chien fait le vivant qui écoute et se tait, aussi bien que le psychanalyste (qui «fait le mort» ?).

Le rapport à la nature, tel qu'il peut se déployer en lien avec le travail de la cure, est le support incontestable d'un «aller mieux», qui commence à être largement reconnu, hors psychanalyse<sup>25</sup>. Une patiente dit : «Ça va mieux aujourd'hui. Je me suis promenée au bois, ça m'a apaisée. La mer, ça me fait la même chose, ça m'apaise, ça m'est indispensable» (séance).

Les pratiques de jardinage ou de contemplation d'un jardin sont également citées comme moment d'apaisement de l'angoisse ou de soutien de l'énergie vitale face à des affects dépressifs. Le jardinage «thérapeutique» ou la ferme « thérapeutique », que l'on rencontre souvent dans les services psychiatriques comme un allant de soi<sup>26</sup> sont intéressants pour les patients de la psychiatrie, car ils ont une dimension sensorielle, convoquent le corps sensible. La pratique de la promenade quotidienne dans un espace naturel semble favoriser le travail en séance en rendant plus rare les blocages de la parole.

### **Expansion du moi ? Suspension du moi ?**

Que pourrait-on dire des jouissances du contact avec la nature ? Cela semble être souvent une jouissance non phallique : se laisser pénétrer par les lumières et les odeurs, écouter les sons, entrer en contemplation.

---

<sup>24</sup> Cette question est largement développée dans l'ouvrage de Searles (o.c.) concernant la schizophrénie.

<sup>25</sup> On parle aux USA de «ronron thérapie». Il existe au Japon des « cafés à chats ». Quant au jardinage, sa place est depuis longtemps reconnue en psychiatrie comme activité thérapeutique, comme « jardin de soins ». Cf. Personne, S. ; Bentze, L. "Développer les jardins à but thérapeutique en Ile de France: Expérimentations dans des établissements sociaux et médico-sociaux du Val d'Oise". *Pour*, 230,(2), 5-15, 2016.; Pringuey, D ,Pringuey-criou, F., «Le jardin de soins, recours thérapeutique : aspects psychopathologiques et phénoménologiques, implications thérapeutiques» *Encephale*,. vol. 41 n° 3 : p. 197-201, 2015.

<sup>26</sup> Autrement dit, sans que les psychiatres sachent en décrire ou expliquer l'effet psychothérapeutique.

Ces questions sont très présentes dans la littérature et le cinéma. Romain Gary parle magnifiquement des éléphants africains, «racines du ciel» et de l'émotion profonde qui vous saisit à voir voir circuler une harde. Image d'une «formidable liberté», écrit-il, et d'une innocence. Jean Luc Godard dans *Adieu au langage* fait un très beau film en 3D, où les personnages principaux semblent être son chien et la lumière des lacs suisses. Il faudrait aussi citer Rousseau<sup>27</sup> bien sûr, Diderot, les romans de Giono<sup>28</sup> et de Le Clézio et bien d'autres.

Freud qui tente finalement une théorie du «sentiment océanique» évoque une «expansion du moi».

*«L'idée que l'être humain puisse être renseigné sur les liens qui l'unissent au monde ambiant par un sentiment immédiat et l'orientant dès l'origine dans ce sens, cette idée semble si étrange s'insère si mal dans la trame de notre psychologie qu'un essai d'interprétation psychanalytique, c'est-à-dire génétique, s'impose à son sujet.*

Si nous admettons que ce sentiment primaire du Moi s'est conservé - en plus ou moins large mesure - dans l'âme de beaucoup d'individus, il s'opposerait en quelque sorte au sentiment du Moi propre à l'âge mûr, et dont la délimitation est plus étroite et plus précise. Et les représentations qui lui sont propres auraient précisément pour contenu les mêmes notions d'illimité et d'union avec le grand Tout, auxquelles recourait mon ami pour définir le sentiment «océanique». Le sentiment de bien-être proviendrait donc d'une dilatation du Moi, d'un «rétablissement (provisoire) *du narcissisme illimité*<sup>29</sup>.

Mais on pourrait aussi penser à l'inverse à un éprouvé de suspension du Moi et d'une conscience indicible et jubilatoire de la présence du monde.

Il semble important de penser les jouissances de la nature au pluriel, liée aux structures symptomatiques de chacun : jouissance mystique, expansion du moi, suspension du moi, sinthome, et enfin sublimation.

### **Beauté de la nature et invitation à la sublimation**

Il y a un texte de Freud, où la nature n'a rien à voir avec le religieux, mais avec l'art et avec la joie :

*En ce qui concerne la beauté de la nature, après avoir été chaque fois détruite par l'hiver, elle réapparaît l'année suivante, et ce retour peut bien, comparé à la durée de notre vie, être qualifié d'éternel. /... /la valeur de toutes ces choses belles et*

<sup>27</sup> Rousseau, J.J. *Les Rêveries d'un promeneur solitaire*, Gallimard, 1972; Bennett C-L et Decottignies T., *L'étang*, Editions de l'olivier, 2018; Diderot, *Ruines et paysages (Salon de 1767)*, Paris, Hermann, 1995, p. 190 et 191; Gary R., 1956, *Les racines du ciel*, Gallimard; Godard J.L, 2014, *Adieu au langage*, film

<sup>28</sup> Sur Giono cf. Lhomeau C., 2008, «Ecrire la nature», dans *Jean Giono, L'homme qui plantait des arbres*, Folio plus classiques.

<sup>29</sup> Cette piste est suivie par Abensour (Abensour, L. «L'attraction vers l'illimité : sensation océanique, psychose et temporalité». *Revue française de psychanalyse*, vol. 71, (4), 1061-1076) 2007. et Sophie de Mijolla Major (de Mijolla-Mellor, S, «Le besoin de croire et ses sources océaniques», *Dialogue*, vol. 178, no. 4, pp. 15-26, 2007.)

*parfaites est déterminée uniquement par sa signification pour notre vie sensible, elle n'a même pas besoin de durer plus que cette dernière et elle est de ce fait indépendante de la durée temporelle absolue.*<sup>30</sup>

Le terme «vie sensible» est intéressant et fait écho au terme que j'ai choisi plus haut, dans «Réel sensible».

Lacan disait que la beauté est un voile sur le Réel, sur l'horreur du Réel. Lacan pensait surtout à l'art. Les êtres humains ont donc besoin de beauté. Souvent, ils n'ont pas d'œuvres d'art à leur disposition, leur environnement urbain est triste. C'est la beauté de la nature, beauté de l'arbre, de l'eau, du désert, qui est le plus souvent citée comme «source», «ressource», lieu de l'émotion esthétique, source de la rêverie. La «rêverie» est le mot souvent employé par Rousseau :

*«Le flux et reflux de cette eau, son bruit continu, mais renflé par intervalles frappant sans relâche mon oreille et mes yeux suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser.» (cinquième promenade, p1045)*

Il est de fait que la contemplation des arbres révèle une beauté et une exceptionnelle inventivité des formes, que l'art ne peut qu'envier. Il y a ainsi un lien entre le Réel sensible et l'invitation à la sublimation<sup>31</sup>. Les peintres depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle se laissent largement inspirer par la beauté de la nature.

Concernant le corps propre, des arts de sublimation comme la danse et le chant<sup>32</sup> organisent le passage entre les potentialités du physiologique, du corps sensible avec ses espaces et ses rythmes, les impressions fortes et heureuses et/ou les traumatismes anciens qui l'ont marqué, l'expressivité pulsionnelle, la jouissance, l'imaginaire et le symbolique.

Mais on peut aussi mettre le jardinage au compte d'une pratique transitionnelle pour certains, mais aussi d'une «sublimation ordinaire»<sup>33</sup> comme j'en avais proposé le concept en complément de la sublimation propre aux œuvres légitimes et reconnues. Qu'il se pratique de manière solitaire, dans des relations de voisinages ou dans des expériences alternatives et communautaires, la création et l'entretien d'un jardin décoratif/et/ou potager peut avoir valeur de sublimation.

### **Le tressage pulsion de vie/pulsion de mort**

«Vivre de paysage», de F. Julien, prend ses distances par rapport à la conception occidentale du paysage, comme objet, comme partie de pays offerte à l'observation d'un spectateur, et en développe la conception chinoise, à la pensée de «montagne – eau», avec laquelle on entre en *connivence*, qui, par sa *tension* interne, devient une *ressource*, produit une activation des pulsions de vie.

<sup>30</sup> Freud, S., «Ephémère destinée» Dans *Résultats, idées, problèmes*, tome 1, p.233 à 239, 1998.

<sup>32</sup> Cheng F., *D'où jaillit le chant*, Phœbus, 2000.

<sup>33</sup> Demailly, L. Sublimations ordinaires et savoir y faire avec le symptôme. *Cliniques méditerranéennes*, 84, (2), 155-168, 2011.

Mais la pulsion de mort est également présente

*«Quand j'ai visité la baie d'Halong, sur un bateau, avec cette brume, j'ai pensé à la mort. La mort ce devait être cela, cette lente avancée dans un paysage brumeux très beau, magique, dans le silence.»*

Cela m'évoque le texte dans lequel F. Dolto emploie «pulsion de mort» au pluriel et distingue les pulsions de repos (mise en suspend du désir) et les pulsions destructrices<sup>34</sup>.

Finalement, il me semble que la nature fournirait la métaphore de l'entrelacement des pulsions de vie et de mort : germination et pourriture, montée de sève et dessèchement. Est-ce cela qui accroche l'inconscient ? Qui donne contentement (ou à l'inverse dégoût pour certains) ? Elle proposerait donc un apprivoisement de la mort et des pulsions de mort. L'apprivoisement de la mort est évident avec le jardinage, qui lie la renaissance à la pourriture, selon une temporalité cyclique, saisonnière. L'apprivoisement de la pulsion de mort, avec la contemplation ou plutôt l'immersion dans le paysage, ou encore avec la promenade ou autre activité corporelle, qui provoque une suspension du moi, la sensation que la nature est la plus forte et aura le dernier mot, et laisse affleurer une pulsion de mort non agressive, qui ne déclenche pas de réaction surmoïque.

Entortiller et embobeliner les pulsions de mort avec les pulsions de vie, dans le jeu de deuils indéfiniment renouvelés et de jubilation des éclosions, ce qui ouvre la voie à la sublimation et à l'affect qu'est la joie au sens spinozien du terme, telle pourrait être la contribution de la nature à l'«aller mieux».

J'en resterai, concernant la métapsychologie de la place de la nature dans la psyché, à cette expérience de l'aller mieux et du sentiment de bonheur, qui est bien sur juste un cas parmi d'autres. Il faudrait aussi explorer quant au rapport de la psyché à l'environnement non humain la cruauté, le sadisme, la froide indifférence à l'autre, le cynisme, l'articulation avec d'autres dimensions du malaise contemporain dans la civilisation. Il faudrait explorer les passages à la sacralisation ou à l'obsession, qui feraient du respect de normes «naturelles» ou de la préservation du vivant une nouvelle religion<sup>35</sup>. Et bien d'autres processus.

***Conclusion : la destructivité à l'égard de la nature, une composante du malaise dans la civilisation.***

Dans la théorisation de ce qu'est l'être humain, sans remettre en cause le rôle fondamental du langage articulé, de la parole et de l'écrit dans la psyché, il semble nécessaire d'assouplir la coupure nature/culture, et de prendre en compte le vivant et la planète comme faisant partie de la réalité psychique

Les changements des structurations symboliques et imaginaires propres à l'esprit d'une époque affectent les subjectivités (et ce même si le sujet de

---

<sup>34</sup> Dolto, F., *La Vague et l'océan. Séminaire sur les pulsions de mort* (1970-1971), Édition de Colette Manier, Gallimard, 2003

<sup>35</sup> comme dans le véganisme ou l'antispécisme, ou la maltraitance des animaux.

l'inconscient n'est pas le sujet politique). Un effet de certaines modifications dans la civilisation est la prise de conscience, au un par un, que «l'inhumanité» de l'homme, que l'on croit souvent exorciser en la nommant paradoxalement comme une qualité impropre de celui à qui elle appartient, n'est pas une «animalité», mais bien une pure pulsion de destruction qui lui est tout à fait propre ; que le futur est gros d'une destructivité encore peu imaginable ; et que l'espèce humaine ne peut survivre, non seulement sans la solidarité humaine, mais aussi sans la solidarité avec son habitat, et tout particulièrement le vivant.

Du coup, la nature entre petit à petit dans la communauté politique : des éléments naturels (un fleuve par exemple) sont devenus des êtres juridiques. C'est une nouveauté importante dans le symbolique et une certaine possibilité de la prise de conscience que civiliser les pulsions implique, entre autres, un projet commun nature/humanité, souci de la planète Terre/souci de soi/souci d'autrui. Cela permettra aux psychanalystes de penser différemment le lien social, en y incluant le lien à la planète et à ses vivants.